

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère

Herausgeber: Association des musiciens suisses

Band: 3 (1909-1910)

Heft: 3

Artikel: G.-A. Koëlla : une œuvre d'artiste au XIX^e siècle : d'après une publication récente

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068830>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Vie Musicale

Organe officiel de l'Association des musiciens suisses, pour la Suisse romande.

SOMMAIRE: G.-A. Koëlla, une œuvre d'artiste au XIX^{me} siècle, d'après une publication récente. — La musique à Val d'Illiers, RENÉ LENORMAND. — La musique en Suisse : Suisse romande, GEORGES HUMBERT; Suisse allemande. — La musique à l'Etranger : Allemagne, MARCEL MONTANDON; France (Lettre de Paris), PAUL LANDORMY. — Communications de l'A. M. S. — Echos et Nouvelles. — Nécrologie. — Bibliographie. — Calendrier musical.

G.-A. Koëlla

Une œuvre d'artiste au XIX^{me} siècle d'après une publication récente.

Une main pieuse, celle d'un fils, a réuni sous ce titre et dédié à ses propres enfants des souvenirs, des notes autobiographiques qui, rédigés avec soin, constituent une véritable biographie de l'un des grands initiateurs de la vie musicale lausannoise, dans la seconde moitié du XIX^{me} siècle.

Ce que fut, à Lausanne, la carrière de G.-A. Koëlla, la plupart de nos lecteurs le savent. Ils n'ignorent ni l'ancien violoniste, ni le chef de sociétés chorales et instrumentales, ni le professeur de violon, de chant, d'harmonie, ni le critique musical, ni surtout le fondateur et directeur de l'*Institut de musique*. Ils connaissent moins sans doute l'« enfance itinérante », l'« éducation à traits rompus » de ce musicien que sauvèrent seuls « le sens inné et le culte qu'il avait de ce qui est noble et sain ». Aussi emprunterons-nous de préférence à la plaquette de M. Charles Koëlla les pages où l'auteur retrace avec autant de précision que d'humour, autant de vérité que de piété filiale, les années d'enfance et de première jeunesse qui précédèrent l'installation définitive de G.-A. Koëlla à Lausanne.

* * *

La famille Koëlla apparaît à Stäfa, au pays de Zurich, vers le milieu du dix-septième siècle. Elle venait de Nuremberg ; mais son origine est méridionale. Ses premiers ressortissants connus sont des industriels ; ses premiers artistes des peintres :

Jean, portraitiste, mort à Stäfa en 1778 ;

Henri, qui vécut à Rome, y fut en relations avec Gœthe et mourut en 1789.

Les grands-parents de G.-A. Koëlla étaient agriculteurs ; leur fils Rodolphe — son père — se voua de bonne heure à la musique, apprit les instru-

ments à cordes et à vent et fut maître de chapelle militaire à Colmar. Il épousa en 1807 Maria-Josepha Munzisheim et en eut cinq garçons :

Rodolphe, l'aîné, violoncelle et violon (1817-1892),

Jean, premier violon (1818-1881),

Georges, alto et plus tard adjudant-officier au service du roi de Naples (1820-1865),

Adolphe, second violon, professeur et directeur de musique à Lausanne (1822-1905),

et Godefroi, le cadet, « ce qui lui valut de n'être pas dressé pour la musique » (1826-1845).

Les quatre autres furent en effet dressés pour la musique, dès l'âge le plus tendre, sous le régime du nerf de bœuf et des privations de toute sorte. Ils eurent des précepteurs, presque aussi rudes que le père et qui se succédaient comme les plaies d'Egypte : un maître de géographie, bégue, buveur et brutal ; un avocat sans causes et de très mauvais conseil ; un défroqué au nez bleu et aux mains rouges, ... étranges gouverneurs, qui faisaient office de pions, de cochers, de fesseurs, d'impresarioset, à l'occasion, accompagnaient sur la guitare.

Les frères Koëlla furent organisés en quatuor dès l'an 1829. Ce fut probablement le premier existant¹, et l'un des plus remuants. Pendant bien des années il roula continuellement, de pays en pays, à travers capitales et bourgades, résidences princières et salles d'auberges.

Sa première tournée, il est vrai, ne dépassa pas Coire ; mais déjà la deuxième visitait toutes les petites cours de l'Allemagne méridionale.

La famille voyageait à la façon des heimatloses, dans une patache recouverte de toile et trainée par la *Lise*. Plus tard cet attelage rustique et mal assis fut remplacé par un magnifique carrosse jaune, armorié, à ressorts et à quatre chevaux, seul reliquat de la faillite d'un noble Schaffousois à qui le père avait prêté de l'argent !

Le carrosse jaune, les quatre chevaux pomponnés, le cocher-précepteur sonnant de la trompe, le père et la mère étalés sur les coussins, les quatre frères décorés et raides dans leurs longues redingotes noires et leurs pantalons à sous-pieds, tout cela faisait de l'effet. La bonne tenue des enfants et leur jeunesse, encore exagérée par la réclame, étonnaient, charmaient, attendrissaient. Les bonnes gens s'empressaient autour d'eux et même les artistes s'intéressaient à ces petits phénomènes : à Eschingen, à Donaueschingen, à Mulhouse, Täglichsbeck, Kalliwoda, Burgmüller les patronnent à tour de rôle ; les jeunes princes jouent avec eux au billard et les sentinelles leur présentent les armes !

Des débuts si encourageants appelaient une suite. La famille relaie quelques jours à Bâle, où elle loge chez le maréchal-ferrant Schlöth, père du sculpteur. Puis elle remonte en carrosse — le carrosse jaune — et se dirige sur Paris. Elle rencontre en chemin Lafont, revenant de Russie, et lui « frotte un quatuor pendant que les chevaux mangent l'avoine. » Elle se présente au débotté chez Paganini, et le roi du violon daigne entendre les « pétits, » leur octroie les témoignages les plus flatteurs et attache lui-même sur leurs quatre « petites » poitrines quatre « petites » croix d'argent qui ne quitteront plus leurs revers.

¹ Le « quatuor » était connu bien avant le début du XIX^{me} s. et, après avoir parcouru l'Allemagne en tous sens, J. Schuppanzigg, Mayseder, Weiss et Lincke (puis Kraft), les premiers interprètes de Beethoven, voyagèrent en Russie de 1816 à 1823. (Réd.)

Et Louis-Philippe, roi de France, les décore à son tour.

C'est en 1832. Les frères Koëlla habitent la même maison que Giulia Grisi. Ils vont l'applaudir à l'Opéra italien, où elle donne la réplique à Tamburini, Rubini, Lablache ; ou bien ils assistent aux représentations de M^{me} Mars au Théâtre national. Ils fréquentent aussi l'école ; ils prennent des leçons de violon, font des entr'actes au Gymnase, à l'Athénée, à l'Italien, donnent des soirées instrumentales et vocales, tantôt seuls, tantôt s'adjoignant des artistes en vogue : tel ce comique du nom de L'Huillier qui disait des chansons militaires avec accompagnement de trompette !

Puis ils rentrent en Suisse, par Genève et Lausanne, toujours jouant et chantant, traversent Bâle, Fribourg, Heidelberg, Francfort, Mayence, Cologne, Bonn, Dusseldorf, Rotterdam, Amsterdam, et passent la Manche, avec la Renommée en proie. Guillaume IV les appelle à Brighton ; ils lui servent tout chaud des quatuors de Stahl et des *iodl's* suisses. Sa Majesté les prend aussitôt pour des Tyroliens et leur fait délivrer des ceintures d'argent.

Leurs succès de cour les mettent à la mode. Ils ont des cachets très élevés : dix livres l'heure de concert, une guinée par entrée. La société londonnaise les fête, les couve, les comble de présents magnifiques. Entre temps les quatre gosses, les poches pleines, courent les théâtres, les boutiques, les jardins et les rues et jouent tous les mauvais tours aux passants.

Adolphe avait alors dix ans, sept sur les programmes !

Cependant le père jubile ; il a fait d'excellentes affaires, et va s'empresser de faire de très mauvais placements, dès son retour au pays. Tout d'abord il installe sa famille aussi grandiosement que possible, dans le château de Binningen près Bâle. L'heure et le lieu étaient on ne peut plus mal choisis. La révolution bâloise battait son plein. L'insécurité régnait jusqu'aux portes de la ville ; et le maître lui-même fut — à son tour — battu comme plâtre et presque assommé, de nuit, par son valet qui faisait bonne garde à la porte du château. C'est de là, semble-t-il, qu'il entreprit sa dernière tournée, avec Adolphe et Jean — où donc étaient les ainés ? — en l'hiver 1833-1834. Elle fut courte et stérile. Après avoir failli geler ou rouler dans les précipices glacés du Vorarlberg, les voyageurs atteignirent Vienne à grand'peine, pour y trouver Vieux-temps, âgé de quatorze ans et en pleine gloire. Malgré l'appui chaleureux de Mayseder, leur étoile pâlit ; les fonds baissent, et le père, alarmé, opère une retraite précipitée par Passau, Ulm et Munich.

La famille quitte dès lors sa résidence bâloise, campe à Soleure, à Schaffhouse, se divise, se dissout. Les enfants secouent le joug paternel l'un après l'autre. Rodolphe et Jean, les plus maltraités, s'enfuient à Paris ; ils y perfectionnent leur technique, déjà remarquable, chez le maître Baillod, et poursuivront désormais leur carrière de nomades nés indépendamment, ou par libre association, jusqu'à l'heure où l'âge, les infirmités et l'imprévoyance les mettront à la charge d'un cadet, Adolphe. Georges, « le plus brillamment doué, » suit quelque temps l'un ou l'autre de ses frères, lâche l'archet pour l'épée et trouve une fin prématurée au seuil d'un brillant avancement. Godefroi, le dernier venu, ouvre la première tombe...

L'épouse elle-même déserte le foyer, emmenant ses enfants à tour de rôle pour les soustraire aux brutalités paternelles. Mais, justement soucieuse de leur intérêt, elle les place dans d'excellents pensionnats.

Rodolphe goûte ainsi quelques mois de bien-être chez M. Spuller, à Vevey, avant son ultime fugue.

Adolphe est interné pour deux ans à l'Institut Ryffel, à Mænnedorf. Il y apprend l'anglais et l'italien, dont il a gardé l'usage toute sa vie, et le dessin, qui lutta si longtemps avec la musique dans ses préférences ; il y contracte, avec l'amour exalté de la liberté, ce goût impérieux d'instruction qui l'attacha jusqu'en son extrême vieillesse à toutes les bonnes disciplines. Excellent élève, mais incoercible vagabond, il ne connaissait pas de règlements, pas de contrainte, pas de clôtures ! Et du reste ses batteries acharnées avec les gamins de la rue, à coups de pierres, de triques, de cordes nouées, ses randonnées en canot de pêche, démarré sournoisement et poussé au large, ou en patins sur la glace fragile du lac, d'une rive à l'autre, et le régime même de la pension, dur et sain, l'armèrent pour les luttes plus âpres et les faix plus lourds de l'âge mûr.

Ceux-ci ne lui furent point ménagés. Les placements considérables, mais imprudents, que le père avait faits à diverses reprises à Schaffhouse et Paris, furent entièrement perdus, soit par négligence du déposant, soit par malhonnêteté des dépositaires. Et votre aïeul devint peu à peu le seul soutien de cette famille, où la rudesse et l'insouciance du chef, l'indifférence croissante de la mère, l'absence de toute direction morale comme de toute tendresse, devaient laisser se rompre les liens naturels et s'effondrer les réserves si péniblement acquises.

Soutien fidèle et discret, car personne, sauf ses intimes, ne fut jamais informé de la détresse des siens ni de l'étendue de ses propres sacrifices.

De Mænnedorf, l'enfant rentre à Schaffhouse, à la maison. Battu de nouveau, il file avec Georges, deux gilets blancs et deux écus. Ces provisions mènent les pauvrets jusqu'à Mulhouse. Un riche dilettante — M. Blech-Fries — les remarque, les recueille, les occupe, les entretient quelques semaines et finalement les met en voiture pour Paris munis d'un viatique, que « leurs ainés s'aideront à manger » et d'un crédit dont leur discrétion n'usera même pas.

C'est la dernière fois que les quatre frères devaient se trouver réunis. Les fonds épuisés, — et ce fut vite fait, — ils subviennent encore quelque temps à leurs besoins en peignant des lettres initiales de myosotis et de roses, qu'ils vendent un franc pièce, et se nourrissent alternativement de pommes frites de la rue et de fruits confits de la mère Moreau, suivant les aleas de cette industrie.

Puis le quatuor d'occasion se découpe à nouveau. Rodolphe et Georges partent à pied pour Zurich, Jean et Adolphe pour la Chaux-de-Fonds. M. Grosschel, directeur de la Société de musique de cette ville, prend et garde le cadet chez lui, l'élève comme un fils, le met à l'école primaire — où il ne tarde pas à gagner le premier rang — et à l'école d'horlogerie, tandis qu'on lui apprend à danser et à broder dans un pensionnat de demoiselles où il avait libre accès. Il devient excellent graveur et valseur excellent, et fait son instruction religieuse « avec une foi sincère. »

Mais tant d'avantages ne le fixent point. En 1840 G.-Adolphe est à Zurich. Il y habite, avec son frère Georges, les hauts quartiers de la ville et se livre, de la fenêtre de sa mansarde, à la pêche des bonnets de paysans, les jours de

marché. Il joue à l'orchestre et au théâtre ; il donne des leçons de violon, de guitare et de français à cinq *batz* l'heure. Ces occupations peu lucratives lui assurant à peine « le vivre et le couvert », il rejoint encore une fois son père à Berne, y rencontre Jean et s'engage avec lui, sous la direction d'Edele, pour une grande tournée d'opéra au midi de la France. La troupe fait Lausanne, Genève, Lyon, Marseille, avec le répertoire classique italien et allemand : Spohr, Spontini, Bellini, Beethoven, Weber, Kreutzer, et rentre à Berne au printemps de 1842.

Adolphe se remet aussitôt à l'étude intensive du violon et de la composition. Tout son temps est consacré au travail. Des concerts répétés à Berne et dans les grands villages avoisinants établissent sa réputation. Les journaux commencent à s'occuper de lui, et le comité du Concert helvétique de Fribourg l'appelle comme soliste, en 1843. Il y joue un *Concerto fantastico* de sa composition, avec accompagnement de quintuor. Mais tandis que le public, charmé de sa grâce et de son feu, l'acclame et le rappelle, il se sauve sous l'estrade et y pleure toutes ses larmes.

C'est la première crise, l'heure révélatrice où l'artiste, déjà conscient, mesure avec précision et avec crainte le chemin qui s'allonge devant lui. Sa vocation lui semble incertaine, son talent forcé. Il s'arrache aux félicitations et aux consolations, rentre précipitamment à Berne, roule ses paquets, regagne la Chaux-de-Fonds, tout droit, reprend ses relations et ses travaux d'antan, ouvre un atelier de graveur et forme des apprentis, plus âgés que lui. Il fait bien encore sa partie de violon à l'orchestre et quelque peu de musique intime chez son ami Jeanneret. Mais de nouvelles passions le distraient. Entraînés dans la société de fils de famille fortunés et désœuvrés, il danse, il chasse, il monte avec rage. Par contre, il néglige la musique et l'atelier ; ses affaires périclitent, et en 1847 il quitte définitivement le « grand et beau village jurassien auquel il s'était attaché comme au lieu natal. »

Son humeur voyageuse et les circonstances le ramènent à Zurich. Il s'y lie avec Karl Eschmann et Theodor Kirchner, élèves du Conservatoire de Leipzig, et le dessinateur Corrodi. Et c'est aussitôt un quatuor d'inséparables. Dans ce milieu de culture artistique, littéraire et musicale, et fiévreusement romantique, on lit, jour et nuit, on dévore Bach, Beethoven, Mendelssohn, Schumann, Chopin, Jean-Paul, Heine, Geibel, Lenau. On prépare et donne des concerts à Zurich, à Winterthour et dans les principaux villages riverains. Avec l'argent gagné, on s'en va passer l'été au Righi, et de là rayonner, le violon sous le bras, tout autour du lac des Waldstätten : à Schwytz, résidence de la famille de Reding, avec laquelle votre grand-père noue des relations bientôt intimes ; à Stanz, à la Fête centrale du *Pius Verein*, où il fait connaissance des peintres Deschwanden, Kaiser et Zelger ; à Sarnen, où il joue le *Carnaval de Venise* et l'*Elégie* d'Ernst dans la salle du Posthörnli, tandis que les paysans appliquent des échelles aux murs et passent la tête aux fenêtres, du dehors au dedans, pour jouir gratis et *de visu* de la représentation. Partout il se trouve un petit orchestre d'amateurs — à tout le moins un curé pour tenir le piano d'accompagnement — et un public aimable et facilement enthousiaste.

Mais ces succès de salons et de petites villes ne suffisent bientôt plus au jeune artiste, ni ces courtes pérégrinations. La réputation naissante des œu-

vres exotiques de Félicien David lui entr'ouvre des horizons plus vastes ; le *Désert*, le *Bédouin*, les *Brises d'Orient* hantent son imagination. Pourquoi la Perse, l'Inde, la Chine ne lui livreraient-elles pas, à lui aussi, des inspirations nouvelles, la fortune et la gloire ?

Et pendant des mois, l'œil et l'oreille tendus vers les pays du rêve, il fatigue son violon, neuf heures par jour, et réalise d'énormes progrès. Sûr de soi désormais, de sa vocation, de sa main, de son avenir, il donne à Zurich un concert d'adieu, joue en passant le *Concerto* de Mendelssohn et la *Fantaisie d'Othello*, d'Ernst, à Lucerne, Berne, Fribourg, et débarque à Lausanne — chemin de l'Orient — le 7 mars 1850, par une soirée pluvieuse et froide.

Il s'installe au Vieux-Casino, visite la ville, rencontre d'anciennes connaissances, qui lui en présentent de nouvelles. Jeune, joli, sociable, ardent, il est reçu, fêté, choyé partout : une vieille dame, aussi bonne que musicienne, M^{me} David-Pellis, rouvre pour lui son salon, fermé par le deuil, et son piano. Il fait de la musique de chambre avec d'aimables Lausannoises ; il donne deux concerts d'affilée, à la Grenette et au Casino, avec l'obligeant concours de M^{lle} Thygeson, pianiste suédoise, de M^{lle} Curchod, soprano, et d'autres amateurs ; il dirige les premiers chants du Chœur sacré de l'Eglise libre... et le peintre Lacaze fait son portrait en pied, « portrait affreux, écrit-il et qui ne flatte ni le modèle, ni l'auteur. »

Cependant les mois se succèdent, et le futur orientaliste est encore à Lausanne. L'hiver reparaît, amenant avec ses plus mauvais jours un exotique né et déjà coté, Gottschalk. Comme les virtuoses d'aujourd'hui, il arrivait précédé de réclames, de légendes, de portraits idéalisés, flanqué d'un Erard à queue de toute beauté, et auréolé de l'extraordinaire prestige que son apparition exerçait sur les femmes. G.-A. Koëlla s'abouche aussitôt avec lui pour une série de concerts. Mais comme « ce créole ignorant et hâbleur ne jouait pas la grande musique, — ce qui ne l'empêcha pas de réaliser une grande fortune, » il l'abandonne à ses *Bamboulas* et autres succès mondains, et appelle à sa place un véritable artiste : Adler, Vincent Adler, le plus brillant et le plus complet des pianistes, le plus impressionnable et le plus désintéressé, et le plus dédaigneux de toute publicité.

Et dès lors les deux jeunes hommes, si divers à tant d'égards, mais unis par le respect et l'amour de l'art, ne cesseront de se faire entendre, ensemble ou séparément, et de faire entendre la bonne musique pendant près d'un quart de siècle dans tout le pays romand.

Cependant l'accueil flatteur fait à votre grand-père et bientôt son mariage avec une Lausannoise, M^{lle} Emma Bertholet-Francillon, relèguent à l'arrière-plan ses rêves d'Orient. Il pressent une tâche plus immédiate et plus féconde, à Lausanne même, et s'y installe à demeure. Alors commence vraiment sa carrière d'initiateur et d'éducateur, et du même coup la vie musicale de Lausanne, intimement liée à la position qu'il sut s'y faire et à l'œuvre qu'il y créa. « Car avant mon arrivée, écrit-il, les artistes n'y étaient point considérés. Par la suite, après que j'eus attiré des musiciens sérieux et convenables, institué diverses sociétés de chant, réformé l'orchestre, l'opinion changea ; nous ¹sûmes forcer les gens à respecter la musique et les musiciens et à compter avec nous. »

¹ Carl Eschmann-Dumur, son ami le plus fidèle et son plus précieux axiliaire, et lui.

— 46 —

A Lausanne, pendant plus de cinquante années, G.-A. Koëlla prend une part active à toutes les manifestations de la vie musicale qu'il suscite et entretient. Bien plus, il groupe autour de lui en un effort incessant et dans les domaines les plus divers, les hommes et les volontés. Il organise des réunions d'anciens Zofingiens, il crée la section vaudoise du Club alpin, — car « la montagne fut la seconde passion de sa vie; toutes ses vacances, sauf celles sacrifiées à des cures nécessaires à sa santé, — sa robuste santé, que l'excès de travail pouvait entamer, mais non détruire, — il les a passées en voyages à travers les Alpes. »

Et c'est là-haut « au pied des Diablerets, sa montagne d'élection, sa première conquête » qu'il s'éteignit sans souffrance et sans angoisse, le 15 août 1905 au soir.

Il fut inhumé — dit encore M. Ch. Koëlla, avec une émotion contenue — au petit cimetière de Vers-l'Eglise, à l'orée des forêts purificatrices, par le chaud soleil du milieu du jour, simplement, comme il avait vécu, en présence de quelques amis qui avaient encore eu le temps d'accourir... Une énorme guirlande de sapin, piquée de fleurs des Alpes, descendit avec lui dans la terre...

Sa vie avait été un labeur incessant.

La Mort ne l'a pas laissé souffler; mais elle est venue à lui comme une amie.

Et l'Alpe est le bon gardien de son premier et dernier repos. »

La Vie Musicale publiera dans son prochain numéro :

De l'interprétation, par GUSTAVE KŒCKERT.

La Musique à Val d'Illiers (Valais).¹

Commençons par rassurer le lecteur : nous n'avons pas l'intention de l'entretenir de la musique qui se fait dans les hôtels de Val d'Illiers; fort heureusement, il ne s'en fait pas et il faut monter jusqu'à Champéry pour entendre l'inévitable *Valse bleue*.

Il y a pourtant des artistes à Illiers : ce sont les habitants du village qui ont entrepris de conserver les costumes et les danses d'autrefois. Une petite phalange musicale composée exactement sur le modèle de celle de 1830, exécute des airs de danses du pays. Ceux-ci sont très courts, très gais, très sautillants et se repètent indéfiniment. Ils sont communiqués par les « anciens » qui les savent par tradition; la basse et les parties intermédiaires sont *improvisées* par les braves Valaisans, car la Musique d'Illiers ne possède aucun texte écrit. La *Danse des rubans*, le *Mouchoir rouge*, *Lou tré tzapé*, *La Joyeuse Monférine*, etc... se succèdent sur un signe du « Meneur » qui souvent exécute ce qui lui passe par la tête, certain d'être aussitôt suivi par sa petite bande d'instrumentistes et de danseurs.

¹ Extrait du *Monde musical* (Paris).